

## Le Soir, le 4 août 1940 – Le mouvement musical

Une œuvre d'art ne donne toute sa beauté, toute son expression, que si elle est contemplée sous l'angle esthétique convenable. Elle exige du contemplateur une attitude qui doit correspondre à celle de l'artiste qui l'a créée. En cela consiste la technique de spectateur, ou d'auditeur s'il s'agit de la musique, indispensable pour que le cycle de la fonction sociale de l'art se réalise avec efficacité. Ces points de vue doivent être, parfois, aussi distincts que le sont les deux attitudes adverses de l'âme qui ont donné naissance, à partir de Beethoven, et à la musique moderne, à partir de Debussy. La musique romantique, dont l'émotion s'est presque mécanisée aujourd'hui par l'usage, a la propriété de détendre le ressort de nos sentiments le plus intimes et personnels, qui tournent alors comme des satellites, autour de l'œuvre qu'on entend mais qu'on n'écoute pas, car c'est l'écho de nous-mêmes que nous écoutons dans ce cas-là. Quelques psychologues appellent cette attitude « concentration vers le dedans ». La musique actuelle au contraire, demande une « concentration vers le dehors », vers l'événement sonore merveilleux qui se passe à l'orchestre et dont les reflets d'émotion sont moins primaires, moins vitaux que les autres, mais combien plus nettement esthétiques. Je ne dis pas qu'une de ces attitudes soit supérieure à l'autre, car je ne me propose pas, en ce moment-ci, de faire la critique du romantisme musical. Je dis qu'elles sont distinctes, à l'intention du public qui exige des artistes la perfection technique. Je veux aussi demander, à ceux qui font les programmes, de prendre garde à ce sujet. On voit parfois, côte à côte, des œuvres qui ont été conçues, respectivement, d'après des styles qui sont contradictoires. Le public n'a pas la souplesse nécessaire pour changer sa propre atmosphère spirituelle dans l'intervalle de quelques secondes et pendant que la résonance [sic] sentimentale de l'œuvre qu'on vient d'entendre flotte encore sur tous les cœurs. Les concerts et le théâtre lyrique sont à la musique ce que les musées sont aux arts plastiques ; on n'y trouve pas mêlés dans la même salle les primitifs et les impressionnistes. Une discipline des concerts et du théâtre lyrique s'imposera dans l'avenir, au bénéfice de la culture.

### Les Concerts de Midi

Le programme présenté jeudi par l'Orchestre de Chambre dirigée par Théo de Joncker était vraiment intéressant. D'abord les « Trois Égales » pour quatre trombones, de Beethoven, d'un sentiment intime et noble, bien encadré dans la sonorité des cuivres, ont été très bien exécutés par MM. Dax, Georges, Nelles et Oury. Je voudrais revenir un jour sur ce type d'œuvres de Beethoven. Suivaient l'Introduction et Allegro, pour harpe solo et orchestre, de Ravel. Ici, émotion et logique font un couple inséparable. Il n'existe pas, à part Mozart, un autre musicien où l'équilibre entre l'intuition soit aussi parfait. Le soliste, Mlle Rocher possède un bon mécanisme. Sa sonorité est un peu faible mais très agréable. La version qu'elle a donnée de cette œuvre ravissante est fine et discrète. Elle a été bien secondée par l'orchestre. « Chorus », pour trois cors et trombone, de Villa-Lobos, est une œuvre intéressante, mais pleine d'effets faciles d'après quelques formules modernes qui sont devenues banales. L'écriture est difficile pour les cornistes. L'œuvre fut bien jouée par MM. Faulx, Carraël, Cormex, cornistes, et Oury, trombone. Théo de Joncker figurait aussi sur le programme comme auteur. M. de Joncker respecte bien l'inscription du temple de Delphes : « Nosce te ipsum ». C'est un exemple à suivre par nombre de musiciens. Ses œuvres sont bien construites et agréables entendre, spécialement « le Joueur d'orgue de Barbarie », très finement orchestrée.

Vendredi, le pianiste Alex de Vries a interprété des œuvres de Chopin, Weber-Brahms, L. Jongen, Verremans et Paganini-Liszt. Le jeune artiste possède de belles qualités. Il doit tâcher, cependant, au bénéfice des œuvres et de lui-même, de cacher le mécanisme derrière l'émotion. Les précipitations dynamiques sans expression ne se produiront pas ainsi. A part cela, il a joué correctement le programme et l'Étude n. 8, comme bis.

### Au Pathé Palace

« Le Maître de Chapelle », de Paer, qui n'était pas un opéra en un acte, mais qui l'est devenu parce qu'on joue toujours uniquement le premier, est une parodie de l'opéra italien du temps, avec quelques petites trouvailles et quelques petites audaces, écrit sous l'influence de Mozart et surtout de Rossini. (Pas de l'auteur du « Moïse », mais de celui du « rossinisme ».) Un jour, plus ou moins lointain, Stravinsky découvrira le « Moïse en Égypte », comme il a découvert, il y a quelques années, « La Traviata ». Alors les musiciens et les critiques se récrieront-ils à cause des injustices de l'Histoire envers le « rossinisme », et avec plus forte raison que pour le cas de Verdi, car le « Moïse » est de beaucoup supérieur à « La Traviata ». Alors peut-être, aussi Paer et les autres émules de Rossini de la même époque seront-ils à la mode pour quelques jours. En attendant, il vaut mieux considérer « Le Maître de Chapelle » comme un petit chef-d'œuvre, si l'on ne veut pas contrarier les dictionnaires. Mais il est sans importance. L'interprétation donnée à l'œuvre par Mme L. Denié et MM. Goda et Maricq a été très soignée.

Comentario [JdK1]: Booklet  
AA 1 aug 1940

Avant la représentation, nous avons eu l'occasion d'entendre un concert, dont le programme était assez homogène. Il était bien exécuté par l'orchestre et bien dirigé par M. Strony. Les solistes Stany Paillot, soprano, et M. Edmond Baeyens, violoncelliste, ont obtenu un succès mérité.

Disons, pour terminer, que les concerts et les spectacles organisés dans les circonstances actuelles d'après lesquelles il faut les juger, doivent être appuyés par tout le monde. Il faut comprendre que les artistes sont des facteurs primordiaux de la culture. Dans l'Histoire, les manifestations de la vie pratique comptent très peu. C'est toujours par les choses de l'esprit, et seulement par elles, que les peuples deviennent dignes de se perpétuer.